

CHAPITRE PREMIER

..... Arduum res gestas scribere.

(SALLUST.)

..... Écrire l'histoire, chose ardue!

CHAPITRE PREMIER

CARTHAGE

Placée au milieu des peuples de l'ancien monde classique, la race des *Sémites* est restée pourtant en dehors de lui. Elle a l'Orient pour centre, tandis qu'il a le sien dans la Méditerranée; et à mesure que la guerre ou les émigrations vont élargissant les frontières et rejetant les nations les unes sur les autres, les Indo-Germains et les Syriens, Israélites ou Arabes, se séparent et s'éloignent, obéissant au sentiment croissant de leur hétérogénéité. Il en faut dire autant des *Phéniciens* ou de la *nation punique*, de cette branche des Sémites qui, plus que toute autre, s'est étendue jusque dans l'ouest. Elle eut pour patrie l'étroite bande de terre située entre l'Asie Mineure, les hauteurs de la Syrie, et l'Égypte, et qu'on appelle à proprement parler *la plaine* ou *Chanaan*. Tel était en effet le nom qu'elle se donnait à elle-même : jusque dans les temps chrétiens, le paysan africain voulut être un *Chanaanite*. Pour les Grecs, la terre de Chanaan était la *terre de la pourpre* ou *la terre des hommes rouges* [Φοίνικη]. Les Italiens et nous-mêmes aujourd'hui, nous l'avons appelée toujours la *Phénicie*. Cette contrée, d'ailleurs propice à l'agri-

Les Phéniciens.

Leur commerce.

culture, avait, avant tout, des havres excellents, du bois, des métaux en abondance. Aussi, est-ce bien sur ces plages, où le continent oriental, avec tous ses produits luxuriants, vient aboutir à la vaste mer intérieure, toute parsemée d'îles et de rades, que l'on a vu, pour la première fois peut-être, parmi les hommes, le mouvement commercial naître et prendre aussitôt un immense essor. Tout ce que peuvent l'audace, l'intelligence et l'inspiration dans les conceptions, les Phéniciens l'ont tenté, pour donner à leur commerce et à ses branches accessoires, navigation, industrie, colonisation, tous les développements qu'elles comportent, et pour rattacher l'est à l'ouest par le lien des relations internationales. Dès les temps fabuleusement reculés, nous les rencontrons dans l'île de *Chypre* et en *Égypte*, en *Grèce* et en *Sicile*, en *Afrique* et en *Espagne*, et jusque sur les rivages de l'*Atlantique* et de la *mer du Nord*. Leur rayon commercial s'étend depuis *Sierra-Leone* et la terre de *Cornouailles* dans l'ouest, jusqu'à la côte de *Malabar*, dans l'est. C'est par leurs mains que passent l'or et les perles d'Orient, la pourpre tyrienne, les esclaves, l'ivoire, les peaux de lion et de panthère de l'intérieur de l'Afrique, l'encens d'Arabie, le lin d'Égypte, les poteries et les vins généreux de la Grèce, le cuivre de Chypre, l'argent de l'Espagne, l'étain de l'Angleterre et le fer de l'île d'Elbe. Les vaisseaux phéniciens apportent à tous les peuples tout ce qui peut leur faire besoin, ou tout ce qu'ils peuvent acheter ; ils parcourent les mers, mais reviennent toujours dans la patrie à laquelle ils restent attachés de cœur, si resserrées qu'en soient les frontières. Ce peuple a mérité vraiment que l'histoire le célèbre à côté des Grecs et des Latins : mais chez lui aussi, et plus que chez nul autre peut-être, se vérifie d'une manière éclatante le phénomène caractéristique des époques antiques : l'iso-

Leur génie
intellectuel.

lement des forces vives des nations, au milieu même de leurs progrès. Du reste, les créations les plus grandioses et les plus indestructibles qui, dans l'ordre intellectuel, soient sorties du sein de la race *araméenne* n'appartiennent pas directement à la Phénicie. Si, en un sens, la science et la foi ont été tout d'abord l'apanage des *Araméens* ; si c'est bien d'eux et de l'Orient que les peuples indo-germaniques les ont reçues, encore faut-il le reconnaître, ni la religion, ni la science, ni les arts de la Phénicie ne se sont jamais fait une place indépendante dans la civilisation araméenne. Ses mythes religieux sont informes, dépourvus de toute beauté : son culte excite et nourrit les passions de la luxure et les instincts de la cruauté, bien plus qu'il ne les refrène ; et pour nous borner aux époques qu'éclaire la lumière de l'histoire, nulle part nous ne rencontrons les témoignages d'une action quelconque de la religion purement phénicienne sur la religion des autres peuples. Encore moins existe-t-il trace d'une architecture, d'une plastique nationale, qui se puissent comparer, non pas même à celles des métropoles illustres de l'art, mais seulement à l'art italique. La patrie la plus ancienne des observations scientifiques, le lieu où pour la première fois elles ont été pratiquées et mises en valeur, c'est *Babylone*, c'est la région *euphratéenne*. Là, ce semble, pour la première fois, on étudia le cours des astres : là, de même, furent distingués et notés les sons de la langue parlée : là, l'homme s'essaya à méditer sur les notions du temps et de l'espace, et sur les forces puissantes et agissantes de la nature : là enfin se retrouvent les débris des plus anciens monuments de l'astronomie, de la chronologie, de l'alphabet, des poids et des mesures. Les Phéniciens ont tiré grand parti, pour leur industrie, des œuvres artistiques fort remarquables de la *Babylonie* ; pour leur navigation, de celles de l'astronomie

babylonienne; pour leur commerce, de l'écriture et du système des poids et mesures des Assyriens. A leur tour, ils ont transporté au loin, avec leurs marchandises, tous ces germes féconds de la civilisation. Mais que jamais ils aient tiré de leur propre fond l'alphabet ou quelque autre des grandes créations de l'esprit humain, c'est ce que rien ne démontre! Dira-t-on que les Hellènes ont reçu d'eux maintes notions religieuses et scientifiques? Il se peut; mais alors les Phéniciens les leur ont apportées bien plus comme le grain de blé tombant au hasard du bec de l'oiseau, que comme la semence intelligente jetée par la main du laboureur. Ils n'avaient point, tant s'en faut, le génie civilisateur et d'assimilation des peuples avec lesquels ils entrèrent en contact, les Hellènes, ou même les Italiens. Dans les contrées qu'ils ont conquises, les Romains ont étouffé les langues indigènes, l'*ibère*, le *celte*, remplacés désormais par l'idiome latin: les Berbères de l'Afrique, au contraire, parlent de nos jours encore la langue qu'ils ont parlée au temps des *Hannon* et des fils de *Barca*.

Leur génie
politique.

Mais ce qui fait le plus défaut aux Phéniciens, le trait commun par où tous les peuples de souche araméenne se distinguent fortement de la famille indo-européenne, c'est l'absence du génie politique qui fonde les sociétés et les fait se gouverner elles-mêmes au sein d'une liberté féconde. Au temps des prospérités les plus éclatantes de *Sidon* et de *Tyr*, la terre phénicienne joue le rôle de la pomme de discorde parmi les puissances établies sur les bords de l'Euphrate et du Nil. Un jour elle est la sujette des Assyriens; le lendemain elle obéit à l'Égypte. Avec moitié moins de ressources, des cités grecques auraient constitué solidement leur indépendance! Mais les hommes d'État de *Sidon* étaient gens avisés: ils calculaient tout ce qu'il leur en eût coûté si les routes des caravanes en Orient, si les

ports égyptiens s'étaient fermés devant eux: mieux valait cent fois un lourd tribut; mieux valait payer à juste échéance les lourds impôts exigés par Ninive ou Memphis, ou aller avec leurs flottes livrer des combats sur toutes les mers pour le compte des rois leurs suzerains. De même que, chez eux, les Phéniciens acceptaient le joug d'un maître, de même au dehors ils ne se laissaient guère entraîner à échanger les paisibles pratiques du commerce contre les hasards d'une politique ambitieuse. Leurs colonies sont des comptoirs: apporter des marchandises aux indigènes, exporter leurs produits, voilà leur grande affaire! Ils n'ont souci, d'ailleurs, d'occuper de vastes territoires dans les pays lointains, et de s'y consacrer aux longs et difficiles labeurs de la véritable colonisation. Avec leurs rivaux mêmes, la guerre leur répugne; c'est presque sans résistance qu'ils se laissent expulser de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie, de la Sicile occidentale. Aux jours des grandes batailles jadis livrées dans les eaux de la Méditerranée, vers le couchant, à *Atalie* (217) (I, p. 197), à *Cymé* (280) (II, p. 106), les Étrusques, bien plus que les Phéniciens, avaient eu à supporter le poids de la lutte contre les Grecs, leurs communs adversaires. La concurrence commerciale devient-elle inévitable, ils entrent en accommodement du mieux qu'ils peuvent: jamais, par exemple, ils n'essaieront la conquête de *Massalie* ou de *Cœré*; encore moins leur humeur les pousse-t-elle aux guerres offensives. Une seule fois, dans les anciens temps, on les vit prendre les premiers les armes: partis des côtes d'Afrique, ils étaient descendus en foule en Sicile: mais dans cette circonstance encore, ils agissaient en sujets obéissants du Grand-Roi; et pour n'avoir point à prendre part plus directement à la grande invasion médique, ils marchaient contre les Grecs occidentaux. Dans les mers de l'ouest (II, p. 105), on a vu

537 av. J. C.

474.

480 av. J.-C.

déjà qu'ils trouvèrent devant eux Gélon, le tyran de Syracuse, qui les battit à plate couture (274) sous Himère (II, p. 105). A la même heure, leurs frères de Syrie étaient écrasés à Salamine à côté des Perses. — La lâcheté pourtant n'était pas le vice de ce peuple. Il faut, certes, du courage au capitaine qui commande un vaisseau de guerre, au navigateur qui s'aventure dans des eaux inconnues : or, l'on sait qu'il s'est trouvé chez les Phéniciens bon nombre d'excellents marins. Dira-t-on qu'ils n'avaient ni la persistance ni l'énergie exclusive du sentiment national ? Mais les Araméens ne se sont-ils pas signalés, au contraire, par l'obstination indomptable de leur génie ? Quel peuple, parmi les Indo-Germains, leur pourrait être comparé sous ce rapport ? Ne nous est-il pas arrivé à nous-mêmes de nous demander s'ils étaient au-dessus ou bien au-dessous de l'humaine nature, ces Sémites endurcis qui, s'armant de tout leur fanatisme, ou versant leur sang à flots, ont su résister jusqu'au bout aux entraînements de la civilisation grecque et aux moyens de contrainte des dominateurs venus de l'est ou de l'ouest ? Sentiment profond de la race, amour ardent de la patrie, telles furent aussi les vertus des Phéniciens : mais encore une fois, ils n'eurent point avec elles le sens politique, et c'est là le trait essentiel de leur caractère. La liberté n'a point pour eux son attrait ordinaire : ils n'aspirent point à la domination, et pour emprunter le langage de la Bible, « ils » vivent comme ont accoutumé d'être les Sidoniens, » sans aucune crainte, en paix et en assurance, extrêmement riches ¹. »

Carthage.

Parmi les établissements phéniciens, les plus rapidement et les plus constamment prospères furent ceux, sans

¹ [Livre des Juges, XV, 7. (Lemaistre de Sacy). *Populum habitantem in ea, absque ullo timore, juxta consuetudinem Sidoniorum, securum et quietum... et magnarum opum.*]

contredit, que les Tyriens et les Sidoniens avaient fondés le long des côtes de l'Espagne méridionale et de l'Afrique septentrionale. Là, ni le bras du Grand-Roi, ni la dangereuse concurrence des marines grecques ne venaient les atteindre : les indigènes qu'ils y rencontrèrent étaient pour eux, à peu près, ce qu'étaient pour les Européens, les Indiens de l'Amérique. Ils fondèrent de nombreuses et florissantes villes dans ces parages : mais entre toutes brillait la « ville neuve » ou *Carthage* (*Karthada* ou *Καρχηδών*, et *Carthago*, pour l'appeler comme les Occidentaux). Plus récemment bâtie que les autres cités phéniciennes de la contrée, elle avait été d'abord, à ce qu'il semble, dans la dépendance d'*Utique*, sa voisine et la plus ancienne des colonies libyques ; puis, grâce à une situation merveilleuse et à l'activité intelligente de ses habitants, elle avait devancé promptement tous les comptoirs de la côte, et l'emportait même sur la mère-patrie. Non loin de l'embouchure actuellement déplacée du *Bagradas* (la *Medjerdah*), qui traversait les régions alors les plus riches en céréales de l'Afrique septentrionale, Carthage était assise sur une hauteur fertile, chargée de bois d'oliviers et d'orangers, et de nos jours encore couverte de nombreuses maisons de campagne. D'un côté, le terrain s'abaisse doucement vers la plaine : de l'autre, il s'avance en promontoire jusque dans la mer qui l'entoure, au centre même du vaste golfe de *Tunis*, et forme un havre splendide, donné par la nature à cette région de l'Afrique. Un vaste bassin y offre un sûr ancrage aux plus grands vaisseaux ; et l'eau douce y descend jusque sur le rivage. L'agriculture et le commerce y trouvent donc réunies les conditions les plus favorables ¹. Colonie tyrienne, Carthage

¹ [V. l'*Atlas antiquus* de Spruner, carte XIII (3^e éd.), et le plan de Carthage qui y est joint.]

devint la plus importante place de commerce que les Phéniciens aient possédée : conquise par les Romains, à peine est-elle sortie de ses ruines, qu'elle devient la troisième ville de l'empire : aujourd'hui enfin, tels sont les avantages du lieu, qu'une autre ville y compte quelque cent mille habitants, quoique moins bien située et moins heureusement peuplée. La position de Carthage, le génie de ses habitants, expliquent à eux seuls sa prospérité agricole, mercantile, industrielle : mais comment, par quels moyens ce comptoir phénicien avait-il pu se transformer en chef-lieu d'un empire tel que les Phéniciens n'en avaient nulle part fondé un pareil ? La question mérite qu'on y réponde.

Carthage à la tête
des Phéniciens
d'Occident
dans leur lutte
avec les Grecs.

Les preuves abondent qu'à Carthage comme ailleurs, les Phéniciens n'avaient point démenti les habitudes passives de leur politique. Jusque dans les temps de leur plus haute fortune, les Carthaginois payèrent à une peuplade de Berbères indigènes, les *Maxitains* ou *Maxiques*, la rente du terrain sur lequel était bâtie leur ville. Séparés qu'ils étaient du Grand-Roi par la mer et les déserts, n'ayant rien à craindre des monarchies de l'Orient, ils reconnurent cependant leur suzeraineté nominale, et leur payèrent tribut dans l'occasion, pour assurer la facilité de leurs relations commerciales avec Tyr, avec les régions du soleil levant. Mais en dépit de tant de docilité et de souplesse, un jour vint où la force des choses leur imposa une politique plus virile. Le flot des émigrations helléniques allait se déversant dans l'ouest. Chassés déjà de la Grèce propre et de l'Italie, les Phéniciens allaient aussi se voir expulsés de la Sicile, de l'Espagne et de la Libye. C'en était fait de leur existence, s'ils ne luttaient, et ne mettaient une digue devant l'invasion. Avec les trafiquants grecs, il ne suffisait plus d'une soumission plus ou moins effective, comme elle eût suffi avec le Grand-Roi : le payement d'un tribut ne sauvait

plus ni leur commerce ni leur industrie. Déjà les Grecs avaient fondé *Massalie* et *Cyrène*; déjà ils occupaient toute la Sicile orientale : l'heure avait sonné d'une résistance à outrance. Les Carthaginois prirent leur parti en braves : après de longues et opiniâtres guerres, ils refoulèrent les *Cyrénéens* dans leurs limites, et l'*Hellénisme* désormais ne put prendre pied au delà des déserts de la *Tripolitaine*. Avec l'aide de Carthage, les Phéniciens établis à la pointe de la Sicile occidentale parvinrent aussi à repousser les agressions des Grecs, et entrèrent de pleine bonne volonté dans la clientèle de la puissante cité fondée par leurs compatriotes (I, p. 196). C'est au II^e siècle de Rome, que se passent ces grands événements : ils garantissent aux Phéniciens leur suprématie dans les mers sud-occidentales, en même temps que Carthage, dont les efforts et les armes ont tout décidé, prend naturellement la tête de sa nation, et que sa politique a radicalement changé avec les nécessités de sa position. Elle n'est plus simplement un grand comptoir de commerce : il lui faut se faire un empire en Libye, dans toute une portion de la Méditerranée; et elle s'y emploie avec vigueur. Dans l'accomplissement de sa tâche, elle rencontre alors un puissant secours dans les mercenaires qui lui arrivent en foule. Le métier de soldat de fortune, qui n'a pas pris faveur en Grèce avant le IV^e siècle de Rome, était de toute ancienneté pratiqué dans l'Orient, chez les *Cariens* notamment, peut-être aussi chez les Phéniciens. Grâce aux *condottieri*, les enrôlements faits à l'étranger transformaient la guerre en une sorte de spéculation commerciale, ce dont s'accommodèrent facilement les Phéniciens de l'Afrique.

Le contre-coup des événements extérieurs amena également Carthage à modifier sa situation en Afrique. Elle n'y possédait le sol qu'à titre de *location* ou de

654-554 av. J.-C.

Vers 354 av. J.-C.

Empire africain
de Carthage.

454 av. J.-C.

précaire : elle s'y fit conquérante et propriétaire. Vers l'an 300 de Rome, ses marchands s'affranchirent de la rente foncière qu'ils avaient jusque-là payée aux tribus indigènes, et le champ de la grande agriculture s'ouvrit aussitôt devant eux. De tout temps, les Phéniciens avaient volontiers attaché leurs capitaux à la terre, et cultivé leurs vastes exploitations, non par eux-mêmes, mais par des esclaves ou des travailleurs à gages ; et, près de Tyr, les Juifs en grand nombre se plaçaient au service des marchands de la cité. A leur tour, les Carthaginois purent enfin soumettre le sol fertile de la Libye à un système ressemblant fort à celui des plantations coloniales modernes. Des esclaves enchaînés labourèrent la terre ; certains domaines en comptaient jusqu'à vingt mille. Non contente de cela, Carthage s'empara de tous les villages peuplés par les tribus environnantes. (Les traditions agricoles des Libyens étaient de beaucoup antérieures à la descente des Carthaginois sur les côtes, et leur venaient sans doute de l'Égypte.) — Domptés par la force des armes, ces libres paysans furent réduits à la condition de *fellahs* tributaires remettant à leurs maîtres la quatrième partie des fruits, et fournissant à l'armée carthaginoise les contingents d'un recrutement régulier. La lutte se perpétuant sur les frontières avec les tribus pastorales (*νόμαδες*), une ligne de postes avancés assura la tranquillité de la zone intérieure, et les nomades furent peu à peu refoulés dans le désert ou dans la montagne : d'autres reconnurent la souveraineté de Carthage, lui payèrent tribut et lui envoyèrent des soldats. Au temps de la première guerre punique, la grande ville des indigènes *Thevesté* (*Tébessa*, près des sources de la *Medjerdah*) est conquise. Tous ces Libyens, dans les actes publics, sont désormais compris sous la dénomination suivante : « Les villes et les peuples (*ἔθνη*) des sujets » : les villes sont les *douars* ou bourgs assujettis ; les peuples

Les Libyens.

sont les nomades qui subissent la suzeraineté de Carthage.

Tous les Phéniciens établis en Afrique, les *Liby-Phéniciens*, comme on les appelle, se reconnurent ensuite ses vassaux. Les uns, sortis jadis de Carthage même, avaient fondé une multitude de colonies sur toute la côte du nord et sur une partie de la côte du nord-ouest de l'Afrique ; colonies souvent importantes, puisque nous savons que trois mille colons furent, en une seule fois, envoyés sur les côtes de l'Atlantique. Les autres, venus de la mère-patrie asiatique, avaient occupé les côtes de la province actuelle de *Constantine* et du beylick de *Tunis*. Parmi leurs villes on comptait *Hippone* (*Hippo regius*, plus tard ; aujourd'hui *Bone*), *Hadrumète* (*Sousa*), la *petite Leptis* (*Lepta*, au sud de *Sousa*), seconde ville des Phénico-Africains, *Thapsus* (*Demsas*, même situation), la *grande Leptis* (*Lébédah*, non loin de *Tripoli*). Toutes ces cités s'étaient-elles volontairement soumises, pour trouver dans Carthage une défense contre les incursions des *Cyrénéens* et des *Numides* ? Avaient-elles été réduites par la force, au contraire ? On l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles figuraient comme sujettes dans tous les actes officiels ; c'est qu'elles avaient dû abattre leurs murailles et envoyer leurs contingents à l'armée carthaginoise ; non qu'elles fussent astreintes à une conscription régulière et à l'impôt foncier : elles avaient simplement à fournir un chiffre déterminé en hommes et en argent. *Leptis la petite*, par exemple, donnait chaque année l'énorme somme de 365 talents (625,000 thalers [ou 2,343,750 fr.]). Il y avait d'ailleurs entre elles et Carthage la communauté du droit civil et des mariages¹.

Les Libyphéniciens.

¹ Cette classe importante de sujets est nettement caractérisée dans un acte public carthaginois (cité par Polybe, VII, 9), où on les voit mis en regard des gens d'*Utique*, d'une part, et des sujets libyens de l'autre : ἡ Καρχηδονίων ὑπαρχαὶ ἔσσι τοῖς αὐτοῖς νομοῖς χράνται [les sujets car-

Seule Utique n'avait pas été enveloppée dans l'assujettissement général; seule elle avait gardé ses murailles et son indépendance, non point tant par l'effet de sa force réelle que d'un sentiment de piété de la part de Carthage envers son ancienne protectrice. Tout autres que les Grecs, si renommés pour leur indifférence oublieuse, les Phéniciens respectaient au plus haut point de pareils souvenirs. Dans les relations avec l'étranger on voit toujours « Carthage et Utique » stipuler ou s'engager ensemble, ce qui n'empêchait pas naturellement la *Ville neuve*, devenue prépondérante, d'exercer sur sa voisine une incontestable hégémonie.

Ainsi, l'obscur comptoir de Tyr s'était fait peu à peu la capitale d'un vaste empire nord-africain; ses possessions allaient, à l'ouest, du désert de la Tripolitaine à la mer Atlantique, ne faisant souvent qu'occuper à demi la longue zone des côtes (*Maroc et Alger*); et du côté de l'est, poussant tous les jours au sud, et s'avancant à l'intérieur dans les provinces plus riches de *Constantine*

thaginois usant des mêmes lois que Carthage]. Ailleurs il est parlé d'eux sous le nom de *villes fédérées* (συμμάχιδες πόλεις, Diod. xx, 40), ou de *villes tributaires* (liv. 34, 62. — Justin, 22, 7, 3 [*urbes vectigales, urbes tributariae*]). Diodore (xx, 55) mentionne aussi leur droit de *connubium* avec Carthage; quant au *commercium*, il résulte de la communauté des lois, à laquelle fait allusion Polybe. Maintenant, il est certain que les anciennes colonies phéniciennes étaient rangées parmi les libyphéniciennes. Tite-Live (25, 40: [*Libyphœnicum generis Hipponiates*]) parle d'Hippone comme d'une ville libyphénicienne; d'un autre côté, le même nom appartient aussi aux établissements fondés par Carthage. Ainsi, on lit dans le *Périphe d'Hannon* que « les Carthaginois décidèrent qu'Hannon ferait voile au delà des colonnes d'Hercule, et irait fonder des villes libyphéniciennes. » Au fond, les Libyphéniciens, au regard des Carthaginois, ne forment pas une nation séparée: leur nom ne constitue qu'une distinction politique. Grammaticalement, nous l'admettons aussi, le mot libyphénicien veut dire Phéniciens et Libyens mêlés. (Liv. 21, 22 [*mixtum Punicum Afris genus*] commentaire vrai du texte de Polybe.) De fait, lors de la fondation des colonies plus exposées, il était adjoint souvent des Libyens aux Phéniciens (Diod. xiii, 79. — Cic., *pro scauro*, § 42). L'analogie du nom et des droits réciproques entre les Latino-Romains et les Libyphéniciens-Carthaginois est frappante.

et de *Tunis*. « Les Carthaginois » dit un ancien, « de Tyriens qu'ils étaient d'abord, s'étaient changés en Libyens. » La civilisation phénicienne dominait en Libye, absolument comme la civilisation grecque avait conquis, avec une énergie plus grande encore, l'Asie Mineure et la Syrie, à la suite d'Alexandre. On parlait, on écrivait en phénicien sous la tente des *cheiks* nomades, et les peuplades indigènes témoignaient de leur première et incomplète culture, en faisant de l'alphabet phénicien l'instrument de leur langue¹. Quant à les dénationaliser complètement, quant à les changer en des Phéniciens, c'est ce qui n'était ni dans l'esprit ni dans la politique des Carthaginois.

Impossible de déterminer l'époque à laquelle leur ville est décidément devenue la capitale de la Libye. Cette révolution s'est faite peu à peu. L'écrivain que nous venons de citer nomme *Hannon* comme le *réformateur* de sa nation. S'il s'agit ici d'Hannon, le contemporain de la première guerre punique, il n'a pu que mettre la dernière pierre au vaste édifice, dont la construction s'est continuée sans doute pendant tout le cours des iv^e et v^e siècles de Rome.

Chose remarquable, en même temps que grandissait Carthage, la décadence était venue pour les grandes villes phéniciennes de la mère-patrie; Sidon, et Tyr surtout, ne connaissaient plus de jours prospères. Assaillies

¹ L'alphabet libyque ou numide, celui usité chez les Berbères, aujourd'hui comme au temps jadis, pour l'écriture de la langue non sémitique, est l'un des innombrables dérivés du type araméen primitif. Dans quelques-uns de ses détails, il semble même s'en rapprocher plus encore que celui des Phéniciens. Qu'on n'aille cependant pas croire que les Libyens auraient reçu l'écriture d'importateurs plus anciens que les Phéniciens eux-mêmes; il en est de même ici qu'en Italie, où certaines formes évidemment plus vieilles n'empêchent pourtant pas que l'alphabet local ne se rattache aux types grecs. Tout ce qu'on en peut induire, c'est que l'alphabet libyque appartient à l'écriture phénicienne d'une époque remontant au delà de celle où furent tracés les monuments phéniciens qui nous sont parvenus.

par les dissensions intérieures et par les calamités venues du dehors, elles tombaient au 1^{er} siècle de Rome sous les coups de *Salmanassar*; de *Nabuccodrossor* (*Nabuchodonosor*) au 11^e, et du Macédonien *Alexandre*, au 5^e siècle. Alors les nobles familles, les antiques maisons commerciales de Tyr, en grand nombre émigrées, allaient demander la paix et la sécurité à la ville sœur qui florissait en Afrique, et lui apportaient le surcroît de leur intelligence, de leurs richesses et de leurs traditions. Quand les Phéniciens entrent en contact avec Rome, Carthage est devenue la grande cité du monde chanaanite, de même que Rome est la première entre les cités du monde latin.

Puissance
maritime
de Carthage.

Mais l'empire continental de Carthage en Afrique ne constitue que la moitié de sa puissance : dans le même temps, elle a aussi fondé un empire maritime non moins grandiose.

L'Espagne.

En Espagne, où *Gadès* (*Cádiz*), la vieille factorerie tyrienne, est aujourd'hui l'établissement principal, à l'est et à l'ouest s'étend une longue chaîne de comptoirs : à l'intérieur, Carthage a pris possession des mines d'argent : elle détient en un mot l'*Andalousie* et la province actuelle de *Grenade*, ou tout au moins leurs côtes. Enlever l'intérieur du pays aux nations guerrières indigènes, c'est ce qu'elle n'essaye pas de faire; il lui suffit d'avoir la main sur les trésors que recèle le flanc des montagnes et d'avoir des stations maritimes pour le commerce, la pêche du poisson et des coquillages : là seulement elle prend la peine d'entrer en lutte avec les peuplades environnantes. Toutes ces possessions, on le suppose, étaient tyriennes bien plutôt que carthaginoises, et *Gadès* ne comptait probablement pas parmi les villes tributaires; mais comme tous les autres établissements phéniciens de l'Occident, les stations espagnoles ont été successivement englobées dans l'hégémonie de la ville

africaine. J'en vois la preuve dans les secours envoyés d'Afrique aux Gaditans contre les indigènes, et dans les colonies que Carthage fonde au delà de *Gadès*, plus à l'ouest encore. *Ebusus* [*Iviça*] et les *Baléares*, au contraire, ont été de très-bonne heure occupées, soit pour la pêche, soit comme avant-postes contre les Massaliotes, avec qui, dans ces régions, ont lieu les combats les plus acharnés.

Vers le 11^e siècle de Rome, nous trouvons les Carthaginois pareillement établis en Sardaigne : ils en exploitent les ressources comme ils font des richesses de la Libye. Pendant que les indigènes vont demander aux montagnes du centre de l'île un asile contre la servitude et l'enchaînement à la glèbe, de même qu'en Afrique les Numides se sont réfugiés sur la lisière du grand désert, les Phéniciens fondent *Caralis* (*Cagliari*) et d'autres colonies importantes, et ils mettent en valeur les côtes les plus fertiles en y amenant des laboureurs africains.

La Sardaigne.

En Sicile, où le détroit de Messine et la plus grande moitié orientale de l'île avaient fini par rester dans la main des Grecs, les Phéniciens, avec l'assistance de Carthage, possèdent, sans compter toutes les petites îles voisines, les *Ægades*¹, *Mélie*, *Gaulos* et *Cossyra* [*Malte*, *Gozzo*, *Pantellaria*] : parmi celles-ci, la colonie maltaise était surtout florissante. Ils occupaient aussi toute la côte de l'ouest et du nord-ouest dans la grande terre, par *Motyé* et par *Lilybée* [*Marsala*] ; plus tard, ils entretenaient de faciles communications avec l'Afrique, par *Panorme* [*Palerme*] et *Sloeis*, avec la Sardaigne. Les *Elymiens*, les *Sicanes* et les *Sicèles*, indigènes, vivaient cantonnés à l'intérieur. Les Grecs, ne pouvant plus agrandir leurs domaines, il s'était établi entre eux et leurs concurrents une sorte d'entente

La Sicile.

¹ [*Levanzo*, *Favignana*, *Marilima*, à la pointe ouest de la Sicile.]